

Le bal des épingles

(Histoire vraie, vécue et racontée par Pierre Boniface)

Au fond du jardin PERA, près de l'escalier qui descend au *Tsaoudang*, abrité de la maison voisine par le mur, mon grand-oncle Alfred PERA, professeur d'italien, s'asseyait souvent ici, au calme, dans une chaise longue pour lire ou se reposer.

Nous avions, ma sœur 11 ans et moi 6 ans, et nous étions assez libres, dehors comme dedans la maison d'aller et venir seuls, nous étions souvent ingénieux pour nous amuser et pour suivre notre envie.

En particulier, nous avons trouvé que de monter sur le petit mur qui était contre l'escalier descendant à la porte *du Tsaoudang*, c'était juste la bonne hauteur pour passer en vitesse, en touchant à peine la toile de la chaise longue et sauter de l'autre côté de la chaise. C'était une opération difficile, mais pleine de savoir, et souvent nous la faisions seulement quand les choses étaient propices et possibles.

Un jour de beau temps ensoleillé, nous allions courir jusqu'au fond du jardin, puis montions à la course sur le petit mur, pour sauter de l'autre côté de la chaise, en touchant à peine au passage la toile de la chaise et en continuant après, en courant l'un après l'autre.

Après un passage ou deux... ô désastre... la toile de la chaise finit par lâcher, en partie sous la pression de notre enthousiasme, et resta ouverte sur plus de 15 cm, tout le long du bois. Tous deux, paralysés un temps en voyant le désastre sur la toile ouverte de la chaise, avons immédiatement pensé à une réparation, si possible, invisible, et nous sommes partis à la course voir ce qui était disponible dans la chambre.

Là, nous avons trouvé une série d'épingles de nourrice, et immédiatement nous avons pensé que ces épingles avaient l'allure qu'il fallait pour la réparation invisible recherchée, et nous sommes repartis à la course au jardin pour faire ce qu'il fallait.

Avec grande attention, nous avons réparé la toile avec les épingles, et nous avons fait attention de bien cacher les épingles dessous la barre de bois. Nous n'avions rien contre le grand-oncle, la chaise longue, le jardin et le calme... mais la toile devait impérativement être réparée tout de suite.

Le temps de la journée passant nous étions de plus en plus tranquilles et sommes retournés à d'autres expériences...

Le lendemain matin, mon grand-oncle Alfred est revenu, à grands pas, du jardin dans une colère noire, nous traitant, à répétition de « Petits crétins... Ah ! Les petits crétins... » et parlant à haute voix d'épingles ouvertes ! Nous sommes restés cachés, mais les choses étaient claires pour nous... !

Sur le coup, nous n'avons rien dit, car nous n'avions rien à dire, mais deux jours après je suis parti d'autorité avec ma grand-mère *Maijeanne dé Collen* à la Mottuaz, et mon grand-oncle Alfred ayant rencontré ma mère Thérèse et ne m'ayant plus vu dans les parages, aurait demandé où j'étais, et ayant appris que j'étais à la Mottuaz, aurait dit : « Tu as bien fait... Tu as bien fait Thérèse... Cela lui fera le plus grand bien... »

Même maintenant, pour moi et ma sœur les épingles de nourrice... restent... des choses capricieuses sur lesquelles on ne peut réellement pas compter.